

## Rem Koolhaas

*Junkspace 2000* Traduit par Jean Attali. Logan Airport : extension de la classe mondiale pour le XXI<sup>e</sup> siècle (affiche de la fin du XXI<sup>e</sup> siècle)

Si les détritiques humains jetés dans l'espace ont fait du vide spatial une poubelle, les résidus que l'humanité abandonne sur la planète ont créé Junkspace. Junkspace, c'est ce qui reste quand la modernisation est à bout de course, ou, plutôt, c'est ce qui se coagule au fur et à mesure qu'elle se fait : c'en sont les retombées. Ce que la modernisation a construit (on en reparlera), ce n'est pas l'architecture moderne, mais Junkspace. Partager universellement les bienfaits de la science, tel était le programme rationnel de la modernisation : Junkspace en est l'apothéose, ou la dissolution. Pris séparément, ses résultats sont les produits d'inventions magnifiques hypertechniques, programmés avec clairvoyance par l'intelligence de l'homme, son imagination, ses calculs infinis - mais tous ensemble, ils sonnent la fin des Lumières, leur répétition grotesque, leur mise au purgatoire. Junkspace est la somme de toute l'architecture actuelle : nous avons construit davantage que dans toute l'histoire passée, mais nous avons du mal à poursuivre à la même échelle.

Junkspace est le fruit de la rencontre de l'escalator et de l'air conditionné, conçue dans un incubateur en placoplâtre (trois choses qui sont absentes des livres d'histoire). Junkspace est le double corps de l'espace, le territoire d'une ambition revue à la baisse, d'espérance limitée et d'importance réduite. Junkspace est le triangle des Bermudes du concept, un plat refroidi et délaissé, il abaisse la barrière immunitaire, annule les distinctions, sape la fermeté, confond l'intention avec la réalisation. Il substitue l'accumulation à la hiérarchie, l'addition à la composition. De plus en plus, plus c'est plus. Junkspace est trop mûr et sous-alimenté à la fois, il est une couverture de sûreté gigantesque qui recouvre la terre, l'agrégation de toutes les décisions non prises, des problèmes repoussés, des choix éludés, des priorités non définies, des contradictions maintenues, des compromis acceptés, de la corruption tolérée... Junkspace, c'est comme être condamné à un jacuzzi perpétuel, avec des millions d'amis à vous. Un empire grisant de flou, où le public fusionne avec le privé, le droit avec le courbe, le bouffi avec le famélique, le haut avec le bas : il présente le patchwork lisse du disjoint permanent. C'est en apparence une apothéose, aux espaces grandioses, mais l'effet de sa richesse est une dépression terminale, parodie vicieuse qui érode systématiquement la crédibilité de l'architecture, probablement pour toujours.

Ce fut une erreur de compter l'architecture moderne pour une invention du xx<sup>e</sup> siècle. Au xx<sup>e</sup> siècle, l'architecture a disparu 1 nous avons examiné au microscope une note de bas de page, et nous avons prétendu en faire tout un roman. Notre intérêt pour les gens a rendu invisible leur architecture. Junkspace semble une aberration, mais c'est l'essence même, le fait principal. Nous pensons à l'espace, mais nous ne regardons qu'aux contenants. Alors que l'espace 'lui-même est invisible, toute théorie de la production de l'espace est fondée sur un intérêt maniaque pour son contraire : les objets et la substance, c'est-à-dire l'architecture. La forme suivait la fonction? Désormais, le sans-forme suit l'absence de fonctionnement. Parlons donc d'espace. La beauté des aéroports, spécialement après chaque nouvelle extension. Le flash de la rénovation. La variété des centres commerciaux. Partons explorer l'espace public, allons à la découverte des casinos et des *theme parks*... La continuité est l'essence de Junkspace. Il exploite n'importe quelle trouvaille qui facilitera l'expansion, enrôle tous les dispositifs qui servent à désorienter (miroirs, surfaces polies, échos), déploie toute une infrastructure du continu : escalators, *sprinkler*, coupe-feu, rideaux d'air chaud, air conditionné... Junkspace est hermétiquement clos, ce n'est pas la structure qui le fait tenir mais sa tension superficielle, comme une bulle. La gravité est restée constante, on lui oppose le même arsenal depuis 1 mais l'air conditionné, ce médium invisible qu'on ne remarque pas, c'est lui qui a véritablement révolutionné

l'architecture du xx' siècle. L'air conditionné a lancé la construction sans fin. Si l'architecture est ce qui sépare les bâtiments, l'air conditionné est ce qui les unit. L'air conditionné a dicté des régimes mutants d'organisation et de coexistence, que l'architecture ne peut plus suivre. Comme au Moyen Âge : un simple centre commercial est maintenant l'oeuvre de plusieurs générations, l'air conditionné fabrique ou casse nos cathédrales. Parce que ça coûte de l'argent, que ce n'est plus gratuit, inévitablement l'espace conditionné devient l'espace conditionnel, tôt ou tard, tout espace conditionnel se transforme en Junkspace.

Junkspace est toujours intérieur, il est si étendu qu'on en perçoit rarement les limites. On crée l'espace en empilant de la matière sur de la matière, qu'on cimente pour donner forme à un nouvel ensemble. Junkspace est additif, constitué de couches et de structures légères, fait de morceaux comme une carcasse déchiquetée par ses prédateurs - pièces détachées de la condition universelle. Les murs ont cessé d'exister. Désormais, seules les cloisons divisent, leurs membranes chatoyantes sont parfois revêtues d'or. Le système porteur languit sous le décor, ou, pire, il est le décor : petites structures luisantes, supportant leurs charges nominales.

Junkspace est le domaine de la géométrie feinte et simulée. Bien que strictement non architecturale, elle vise à la voûte, au dôme. Certaines coupes semblent vouées à une totale inertie, d'autres dédiées à une articulation affirmée : le plus mort à côté du plus hystérique. Les thèmes traités étendent le linceul d'un développement interrompu, à travers des espaces intérieurs aussi vastes que le Panthéon : les morts prolifèrent à chaque coin. L'esthétique est byzantine, éclatée en milliers de tessons, tous visibles en même temps, dans un vertige de populisme panoptique. Le néon signifie à la fois l'ancien et le nouveau. Régressifs ou futuristes, les intérieurs se réfèrent aussi bien à l'âge de pierre qu'à la conquête de l'espace. Comme le virus inactivé d'un vaccin, l'architecture moderne reste essentielle, mais seulement dans sa performance la plus inutile, on a ressuscité le high-tech pour célébrer le millénaire (il paraissait tellement mort, il y a seulement dix ans). Il exhibe ce que les générations précédentes cachaient sous l'enveloppe : des formes de mollusque à peau tendue, des escaliers de secours suspendus à des trapèzes unilatéraux, des pièces d'artisanat soutenant des espaces quasi industriels, des centaines de mètres carrés de vitrages pendus à des câbles en toile d'araignée, des sondes lancées dans l'espace pour fournir laborieusement ce qui ailleurs existe naturellement - l'air libre. La transparence vous révèle tout, mais elle vous tient à l'écart.

Junkspace s'appuie sur la coopération. Pas de design, mais une prolifération créatrice. Les peintures murales servaient à représenter les dieux, les modules de Junkspace sont dimensionnés pour servir de support aux marques commerciales. Les mythes peuvent être habités, les marques gèrent leur aura en fonction des groupes cibles. Les graphiques tridimensionnels, les emblèmes transplantés du commerce franchisé et leurs infrastructures étincelantes, la vidéo et les

diodes électroluminescentes décrivent un monde sans auteur, par-delà toute revendication de qui que ce soit, parfaitement unique, totalement imprévisible bien qu'étroitement familier. La régurgitation plutôt que la réanimation. Junkspace se débarrasse de l'architecture comme le reptile de sa peau, il renaît chaque lundi matin.

Dans l'espace classique, la matérialité était fondée sur un état final qui ne pouvait être modifié qu'au prix d'une destruction au moins partielle. Au moment même où l'on abandonnait la régularité et la répétition, parce qu'on les jugeait répressives, les matériaux de construction sont devenus de plus en plus modulaires, unitaires et standardisés, leur substance parvenant à un état pré-numérique (avant le prochain stade de l'abstraction). Le module devient de plus en plus petit, réduit à l'état de mosaïque. Au prix d'énormes difficultés - discussions, négociations, sabotage irrégularité et unicité sont élaborées à partir d'éléments standard. Au lieu d'arracher l'ordre au chaos, on fait maintenant surgir le pittoresque de l'homogène. Toute matérialisation est provisoire : on découpe, on courbe, on déchire, on recouvre, la construction a acquis une nouvelle douceur, à l'image de la confection. Le joint ne fait plus problème : les transitions se font par agrafage et collage, les vieilles bandes marron maintiennent tout juste l'illusion d'une surface sans rupture, des verbes inconnus de l'histoire de l'architecture sont devenus indispensables : serrer, sceller,

plier, jeter, coller, amalgamer. Chaque élément joue son rôle, dans un isolement négocié. Là où autrefois le détail suggérait le rapprochement, peut-être définitif, de matériaux disparates, il n'est plus maintenant qu'un attelage transitoire, attendant d'être défait et démonté, une étreinte temporaire à laquelle aucune partie prenante ne pourra survivre. Ce n'est plus la rencontre orchestrée de la différence mais l'impasse, la fin abrupte d'un système. Seul l'aveugle, reconnaissant ces défauts du bout de ses doigts, comprendra les histoires de Junkspace. Celui-ci est à facettes comme la structure d'un cristal, non par nature ou du fait de sa conception, mais par défaut - Junkspace, c'est comme des vitraux en trois dimensions, une épaisseur de couleur devant des murs fluorescents, lesquels ajoutent assez de chaleur pour faire monter la température à des niveaux qui vous permettraient de cultiver des orchidées. Junkspace sera notre tombe. La moitié de l'humanité pollue pour produire, l'autre moitié pollue pour consommer. La pollution combinée de toutes les voitures du Tiers-Monde, de ses motos, de ses camions, de ses autobus, de ses ateliers clandestins, n'est rien à côté de la chaleur engendrée par Junkspace. Junkspace est un espace chaud.

Deux types de densité y coexistent, une densité optique, une autre informationnelle. Elles entrent en concurrence. Junkspace change toujours, il n'évolue jamais. Son programme, c'est le crescendo, comme dans le *Boléro* de Ravel. Endossant les histoires de la gauche et de la droite, son contenu est répétitif et stable : il se multiplie comme par clonage - toujours plus, fait avec de l'identique. Des parties pourries, qui ne sont plus viables, sont reliées à la chair du corps principal, à travers des passages gangrenés. Junkspace est une soupe primitive d'ajournement et d'assouvissement : pas de forme qui suit la fonction, mais une forme de bondage.

En principe, chaque mégastructure donne naissance à ses propres sous-systèmes de particules compatibles, fait sévir son propre univers de cohésion. Dans Junkspace, les jeux sont inversés : il n'y a que des sous-systèmes sans concept, des particules orphelines à la recherche d'un plan ou d'un modèle. Traditionnellement, la typologie implique le démarquage, la définition d'un modèle singulier qui exclut les autres interprétations. Junkspace représente, à l'opposé, une typologie du cumulatif, de la promiscuité, dont l'identité n'est pas de forme mais de quantité. Une typologie de l'informe est encore une typologie, l'absence de forme est encore une forme. La typologie de la décharge, par exemple, où des camions se succèdent pour vider leur chargement, et y former un amoncellement : c'est un tout, en dépit de l'arbitraire de son contenu et de son inachèvement de principe 1 ou bien encore, la typologie de la tente, dont l'enveloppe se modèle pour accueillir des formes aux volumes variables, à l'intérieur. Junkspace peut être absolument chaotique ou terriblement stérile et parfait, indéterminé et surdéterminé à la fois. Junkspace est comme un liquide qui pourrait se condenser en n'importe quelle autre forme. Sa configuration spécifique est aussi fortuite que la géométrie d'un flocon de neige. Les modèles impliquent la répétition, et, pour finir, des règles déchiffrables. Junkspace est au-delà de la géométrie, au-delà des modèles. Puisqu'il est insaisissable, on ne peut pas s'en souvenir. Il est flamboyant mais impossible à mémoriser : comme un économiseur d'écran, son refus de se fixer garantit une amnésie immédiate. Junkspace est souvent décrit comme un espace de flux, mais le terme est impropre, les flux dépendent de mouvements disciplinés, de corps mis en ordre. Bien qu'il s'agisse d'une architecture des masses, chaque trajectoire est absolument unique. Junkspace est une toile sans araignée. Cette anarchie est l'une des dernières manières tangibles de mesurer notre liberté. Un espace de collision, un réservoir d'atomes. Actif, sans être dense. On s'y déplace de manière particulière, à la fois sans but et avec détermination. C'est une culture acquise. Parfois, c'est tout Junkspace qui se désagrège, du fait de la non-conformité de l'un de ses membres. Un seul citoyen appartenant à une autre culture - paysan albanais ou mère portugaise peut prendre d'assaut et déstabiliser Junkspace en entier, laissant une invisible traînée d'obstruction dans son sillage, une dérégulation qui finit par se communiquer jusqu'aux plus lointaines extrémités. Quand le mouvement est coordonné, il retombe : sur les escalators, près des sorties, des caisses de parking, des caisses automatisées... Parfois, contraints et forcés, des individus

sont prisonniers du flot, poussés à travers une unique porte ou obligés de négocier l'intervalle entre deux obstacles temporaires - une chaise roulante, bruyante du son de ses alarmes, et un palmier 1 la rancœur évidente provoquée par de tels rétrécissements se moque bien de la notion de flux. Dans Junkspace, les flux mènent au désastre - corps sans vie s'empilant devant la sortie de secours bloquée d'une discothèque, grands magasins le premier jour des soldes, ruées de groupes rivaux des supporters de foot - la preuve même du désaccord entre les portails de Junkspace et les calibrages minables du reste du monde. Chaque architecture désormais incarne deux conditions, l'une permanente, l'autre temporaire. Juger ce qui est construit supposait une condition statique Junkspace, lui, est toujours en devenir. Certaines de ses parties vieillissent, d'autres sont actualisées voué aux gratifications instantanées, Junkspace accueille les germes d'une perfection future, tout un vocabulaire d'excuses est mêlé à la texture de cette euphorie de base. « Fermé pour mieux vous satisfaire demain », « Veuillez pardonner l'aspect de ces lieux », ou bien ce sont les minuscules affichettes jaunes signalant les réparations en cours ou les taches d'humidité, qui annoncent des fermetures provisoires en échange de l'ouverture imminente de lieux flambant neufs : ainsi vont les améliorations. Toutes les surfaces sont archéologiques, elles superposent des « périodes » différentes (comment donc appeler le moment où telle espèce de moquette était à la mode?).

Tel changement crée un nouvel espace, tel autre en consomme un vieux. Supposons qu'un aéroport ait besoin de plus d'espace. Dans le passé, on ajoutait de nouveaux terminaux, chacun plus ou moins caractéristique de son époque, laissant les parties plus anciennes comme témoins de la marche en avant. Dans la mesure où les passagers ont montré amplement leur malléabilité infinie, l'idée de reconstruire sur place est devenue courante. Des tapis roulants partent en sens inverse. Le hall devient indescriptible : des espaces autrefois neutres se transforment soudain en casbahs génériques, offrant tout un panorama de vestiaires improvisés, de labeur manuel, d'espaces fumeurs, de pauses café, ou de feux réels...

Des écrans de placoplâtre collés séparent deux populations : l'une humide, l'autre sèche, l'une dure, l'autre douce, l'une froide, l'autre surchauffée, l'une masculine, l'autre neutre... Le *plafond* est une plaque froissée comme les Alpes. Des trames de carreaux instables alternent avec des feuilles estampillées de plastique noir, percées de façon invraisemblable par une trame de chandeliers en cristal... Des canalisations métalliques sont remplacées par des textiles aérés. Des joints béants révèlent les vides de vastes plafonds (anciens canyons d'amiante ?), des poutres râpeuses, des tuyaux, des filins, des câbles, des éléments d'isolation, de protection contre le feu, de la ficelle des arrangements embrouillés soudainement exposés au grand jour, tellement impurs, torturés et complexes qu'ils n'existent sans doute que parce qu'ils n'ont jamais été étudiés. Le sol est un patchwork de textures différentes : velues, épaisses, luisantes, en plastique, en métal ternes - une lutte pour la domination. Il n'y a plus de sol. Il y a trop de besoins de base pour qu'ils puissent être satisfaits sur un seul niveau. L'idée d'un niveau donné, l'absolu de l'horizontale a été abandonnée. La transparence a disparu aussi, remplacée par une croûte dense de première occupation kiosques, cartes, poussettes, palmiers, fontaines, bars, canapés, chariots... Les couloirs ne relient plus simplement A à B, mais sont devenus des galeries marchandes, des « destinations ». La durée d'occupation a tendance à être brève : les robes les plus laides, les vitrines les plus stagnantes, les fleurs les plus inexplicables. C'est la mort de toute perspective, comme dans la forêt tropicale (elle-même en train de disparaître). Ce qui est droit s'enroule dans des configurations toujours plus labyrinthiques. Seule une chorégraphie moderniste perverse peut expliquer les tours et détours, les montées et les descentes, les renversements soudains que comporte en moyenne le trajet qui va de la zone d'enregistrement (ou *check in* - nom trompeur) jusqu'au tarmac, dans la moyenne des aéroports contemporains. Puisque jamais nous interrogeons ni ne reconsidérons l'absurdité de nos trajectoires, nous subissons docilement ces voyages dantesques, par-delà les parfums, les demandeurs d'asile, les sous-vêtements, les huîtres, les téléphones cellulaires, le saumon fumé - des aventures incroyables pour le cerveau, l'oeil, le nez, la langue, le

ventre, les testicules...

On polémiqua autrefois sur la ligne droite, aujourd'hui, l'angle droit est devenu un angle parmi d'autres. En fait, les réminiscences de géométries antérieures créent même de nouveaux ravages, avec des noeuds de résistance désespérés, qui engendrent d'instables remous au milieu d'affluences fraîchement opportunistes. Qui oserait revendiquer la responsabilité d'une telle séquence? L'idée qu'une profession aurait un jour dicté, ou du moins se serait crue capable de prévoir le mouvement des foules, semble aujourd'hui risible - ou, pire, impensable. Au lieu du dessin, le calcul : plus la trajectoire est erratique, plus les boucles sont excentriques, plus la présentation est efficace, plus la transaction sera imparable. Le postmodernisme en rajoute, en introduisant son virus du dessin compliqué, fracturant et multipliant la ligne sans fin des devantures : un emballage sous blister, crucial pour tout échange commercial. Les trajectoires sont déterminées comme depuis une rampe de lancement, mais qu'on aurait basculée sans prévenir à l'horizontale elles se croisent, redescendent, ressortent soudain sur un balcon au-dessus d'un grand vide. (Sans le savoir, vous êtes toujours à l'intérieur d'un sandwich. L'espace est évidé dans Junkspace, comme on le ferait d'un bloc de crème glacée resté trop longtemps dans le congélateur : en forme de cône, de sphère, de tout ce que vous voudrez...! Un escalator vous conduit vers une destination inconnue, depuis ce soudain cul-de-sac où vous avait largué un monumental escalier de granit, en face d'une perspective placardée là provisoirement, et inspirée d'on ne sait plus quoi. On a déplacé les sanitaires pour un Disney Store, pour un centre de méditation : les transformations successives se moquent du mot « plan ». Dans cette impasse entre le redondant et l'inévitable, un plan rendrait les choses pires encore, vous conduirait à un désespoir immédiat. Le plan est un écran radar où les impulsions individuelles perdurent selon des périodes imprévisibles, dans des mêlées de bacchanales.

Junkspace est politique : il repose sur la suppression, en son centre, de la faculté critique, au nom du confort et du plaisir. Des États en miniature adoptent désormais Junkspace comme un programme, mettent en place des régimes de désorientation préétablie, engagent une politique de confusion systématique. Ce n'est pas exactement que « tout est possible », en fait, le secret de Junkspace est qu'il est à la fois libre et répressif. Tandis que le sans-forme prolifère, le formel s'atrophie et, avec lui, toutes les règles, les règlements et les recours... Junkspace connaît toutes vos émotions, tous vos désirs. C'est l'intérieur du ventre de Big Brother. Des gens, il devance les sensations. Il arrive avec sa bande son, son odeur, ses sous-titres. Il annonce ouvertement de quelle façon il veut être lu : stupéfiant, cool. énorme, abstrait, « minimal », historique. Les résidents de Junkspace forment un collectif de consommateurs maussades, dans la ruminantion têtue de leur prochaine dépense, une masse de réfractaires pris dans un règne millénaire de Razzmataz.

Junkspace prétend réunir, alors qu'en réalité il éparpille. Il crée des groupes auxquels on n'appartient ni selon des intérêts partagés ni en vertu d'une association libre, mais par une commune identité statistique, une mosaïque de commun dénominateur. L'Ego est dépouillé de son intimité ou de son mystère, chaque homme, femme ou enfant est ciblé, espionné, séparé du reste. Les fragments sont réunis, mais uniquement en « sûreté », sur un tableau d'écrans vidéo qui ne fait que réassembler les images magiques. Un cubisme banalisé et utilitaire y révèle la cohérence globale de Junkspace, sous le regard sans affect de contrôleurs à peine formés : L'ethnographie vidéo sous sa forme brute. Les surfaces les plus brillantes de l'histoire humaine reflètent l'humanité la plus désinvolte. Plus nous habitons des palais, moins nous nous habillons. Comme si le peuple, tout à coup, était libre de circuler dans les quartiers réservés du Dictateur, un code vestimentaire rigoureux (la dernière étiquette ?) gouverne l'accès à Junkspace : short, baskets, sandales, jean, sac à dos, parka, survêtement, peau de mouton. C'est dans son état de badaud post révolutionnaire qu'on profite le mieux de Junkspace. Pas la moindre fidélité pour la configuration d'origine : Junkspace ressemble à un ouragan qui aurait réordonné une situation antérieure. Mais cette impression est trompeuse, il n'a jamais été cohérent ni n'a aspiré à l'être. L'architecture s'est transformée en une série d'images vidéo. La seule certitude, c'est la conversion - continue - suivie, dans de rares cas, par la « restauration ». C'est le processus qui sans cesse en appelle à de nouvelles histoires, en tant qu'extension de Junkspace.

Junkspace étant instable, sa propriété change de mains continuellement, avec une égale infidélité. Au fur et à mesure que son échelle grandit, rivalise avec celle du domaine public, et même *la* dépasse, son économie devient plus impénétrable. Son financement est tenu dans un brouillard délibéré, masquant des transactions opaques, des remises *fiscales* douteuses, de « curieuses » primes d'incitation, une propriété précaire, des transferts de droits de construction, des péréquations immobilières, des zones spéciales, des complicités public/privé. Junkspace survient avec la spontanéité exubérante propre à l'entreprise - le jeu sans retenue du marché en ou bien *il* est engendré par les actions combinées de « tsars » temporaires, connus de longue date pour leur philanthropie en trois dimensions : de hauts fonctionnaires (souvent d' anciens gauchistes), qui liquident avec optimisme de vastes bandes de front de mer, d'anciens hippodromes, des terrains d'aviation abandonnés, et/ou des périmètres sauvegardés<sup>TM</sup> (maintenance de complexes historiques dont personne ne veut mais qui, pour quelque raison, ne peuvent pas être détruits), auxquels s'ajoutent des agents immobiliers s'accommodant de n'importe quel déficit avec une ardeur futuriste. Loteries, subventions, charité publique, donations apportent les fonds : un *flot* pratique de dollars, d'euros et de yens crée des enveloppes financières aussi *fragiles* que leur montage interne. En raison du déficit structurel, un moins fondamental - une faillite à *la* baisse - chaque mètre carré devient une surface vide, indigente, qui nécessite *le* soutien, la compensation, la collecte de fonds, de façon ouverte ou cachée. Pour la culture, une plaque de marbre avec *le* nom des « donateurs » pour tout *le* reste, de l'argent liquide, des rentes, des contrats de location, des chaînes commerciales, les marques réclamant pour elles « tour l'espace nécessaire ». Chaque attraction cumule ses propres faiblesses. Parce que sa viabilité économique est fragile, Junkspace absorbe de plus en plus de programmes. Bientôt, nous serons capables de faire n'importe quoi n'importe où.

Dans Junkspace, la vieille aura retrouve un nouveau lustre pour ouvrir la voie à de nouvelles opportunités commerciales. Barcelone avec les Jeux olympiques, Bilbao avec le Guggenheim, la 42' Rue avec Disney. Au lieu de la vie publique, l'espace public<sup>TM</sup>: ce qui reste une fois que l'imprévisible a été écarté. Tous les prototypes de Junkspace sont urbains : le forum romain, Méropolis, le Futur, seule leur synergie les rend suburbains, enflés et rétrécis tout à la fois. L'espace n'est plus lié à la densité ni à l'intensification, mais à l'inflation et à la déflation. Junkspace s'accroît avec l'économie 1 son emprise ne peut pas se réduire, elle ne peut que s'agrandir. Quand on n'en a plus besoin, on l'abandonne.

Pour le troisième millénaire, Junkspace assume la responsabilité du loisir et de la protection, de l'exposition et de l'intimité, du public et du privé. Le théâtre choisi de sa mégalomanie, le dictatorial. n'est plus la politique mais les loisirs. À travers Junkspace, les loisirs organisent des régimes hermétiques, fondés sur la même idée de « concentration » que celle qui a donné les camps. Jeux concentrationnaires. Golf concentrationnaire. Congrès concentrationnaire. Cinéma concentrationnaire, culture concentrationnaire, vacances concentrationnaires. Les loisirs, c'est comme observer le refroidissement d'une planète autrefois brûlante : leurs plus grandes inventions sont anciennes - l'image animée, les montagnes russes, le son, les dessins animés, les clowns, les dinosaures, les nouvelles, la guerre. Nous n'avons rien à ajouter, sauf les stars on réassort. Les entreprises de loisirs sont un empire d'entropie, obligées de suivre le mouvement selon des lois coperniciennes impitoyables. Le secret de l'esthétique marchande était le pouvoir d'élimination, l'éradication de l'excès, l'abstraction comme camouflage. À la demande générale, la Beauté marchande est devenue humaniste, inclusive, arbitraire, poétique et confortable. On met l'eau sous pression et on la fait jaillir, à travers de tout petits trous, en arceaux rigoureux 1 on fait prendre aux palmiers des poses grotesques 1 on sature l'air d'oxygène \_ comme si le fait d'agir sur des substances malléables, en les contraignant à la plus grande rigidité, était un facteur de contrôle, et satisfaisait la tendance à abolir la surprise. La couleur a disparu, afin de refroidir ses effets cacophoniques, c'est l'unité par les calmants. Junkspace, c'est l'espace des vacances.

Junkspace ne prétend pas créer la perfection, seulement l'intérêt. Il transforme ce qui existe à son avantage - aucune compromission -, un nouveau pittoresque, et même un nouveau gothique, engendrés par le choc d'objets immuables et d'énergies architecturales naissantes, des hybrides de mémoire et d'oubli. Ses géométries sont imaginables, mais elles se font. Un nouveau végétal est embaumé - une sorte de corail - pour son efficacité thématique. L'excursion de Junkspace a rendu possible un professionnalisme de la dénaturation, un éco-fascisme bénin qui place l'un des rares survivants parmi les tigres de Sibérie au milieu d'une forêt de distributeurs automatiques, tout près de Versace. L'air, l'eau, le bois : tout est mis en valeur "pour produire une hyper écologie, invoquée religieusement en vue d'un maximum de profit. « La forêt tropicale », ou le retour de Walden, sous sa forme bouffonne. Dehors, entre les casinos, des fontaines font jaillir des constructions liquides : parfaitement staliniennes, qui, éjaculées en une fraction de seconde, flottent dans les airs un instant, puis se retirent avec une aisance amnésique que Junkspace lui-même "" ne peut encore égaler, Peut-on amplifier le fade? Exagérer l'anonymat? Par la hauteur? La profondeur? La longueur? Les changements? La répétition?

Parfois, ce qui engendre Junkspace, ce n'est pas la surcharge, mais son contraire, l'absence absolue de détail. Le vide effrayant d'un espace clairsemé est la preuve choquante que l'on peut organiser autant à partir de si peu. Les aéroports, habitats provisoires pour ceux qui s'en vont ailleurs, sont remplis de foules que seule rassemble l'imminence de leur dispersion. Ce sont désormais des goulags de la consommation, répartis démocratiquement à travers le globe, de manière à donner à chaque citoyen une chance égale d'y être admis (c'est-à-dire, d'en devenir le prisonnier). Des complexes entiers sont composés de trois éléments, répétés à l'infini, et de rien d'autre : un seul type de poutre, un seul type de brique, un seul type de tuile, tous recouverts de la même couleur (couleur teck ? rouille ? tabac ?). Leurs symétries sont gonflées au-delà de tout espoir de reconnaissance. Soit, par exemple, l'aéroport de Dallas Forth Worth : en s'écartant sans vergogne de la ligne droite, la courbe interminable de ses satellites oblige les usagers à se mettre en tête la théorie de la relativité, pour parvenir à trouver la porte d'embarquement. C'est le commencement apparemment inoffensif d'un voyage au centre d'un néant sans mélange, par-delà l'animation de Pizza Hut, et de Dairy Queen...

Là où la culture est la plus mince, sera-t-elle la première à disparaître? Le vide est-il régional? Les espaces ouverts requièrent-ils un Junkspace ouvert? The Sunbelt : d'énormes populations, là où il n'y avait rien, des motifs indiens tissés dans les moquettes, à Phoenix, l'art public disséminé à travers Las Vegas. Seul ce qui est mort peut être ressuscité. La mort peut avoir pour cause l'excès ou le manque de stérilité, on trouve les deux dans Junkspace (souvent en même temps).

Le minimum est l'ornement ultime, le crime le plus vertueux, le baroque contemporain. Il ne signifie pas la beauté, mais la culpabilité. Sa gravité démonstrative pousse des cultures entières dans les bras hospitaliers du camp et du kitsch. Si c'est apparemment un soulagement par rapport au bombardement continu de sensations, le minimum est aussi le frein maximum, une insidieuse répression du luxe, plus les lignes sont strictes, plus leur séduction est irrésistible. Son rôle n'est pas d'élever vers le sublime mais de minimiser la honte de la consommation, de réduire la confusion, de rapprocher les sommets. Le minimum voisine maintenant avec l'overdose, dans un état de co-dépendance parasite : avoir ou ne pas avoir, posséder ou être en manque, voilà les contraires comprimés dans une émotion unique.

Autrefois existait une relation entre loisirs et travail. une obligation biblique d'ouverture et de fermeture. Maintenant nous travaillons davantage, coincés dans un week-end permanent. Le bureau est la plus proche frontière de Junkspace. Maintenant que nous pouvons travailler à la maison, le bureau se fait domestique, puisqu'il vous faut bien vivre encore, il simule la ville. Junkspace façonne le bureau comme un chez-soi urbain : un boudoir pour les rendez-vous, avec de nouvelles et audacieuses sculptures de bureau, des lumières intimes, des cloisons monumentales, des kiosques, de mini-Starbucks sur des piazzas intérieures, «connectés» à tous les autres Junkspace du monde, réels ou imaginaires. Le XXIe siècle nous amènera un Junkspace « intelligent ». Nous serons les témoins d'une agitation

d'entreprise : la suite du directeur général devient « le collectif de direction », soit l'oxymoron comme vision. Sur de grands panneaux muraux numériques : les soldes, CNN, la Bourse de New York, présentés en temps réel. Comme un cours théorique à l'école de conduite. « Mémoire d'équipe », « conservation de l'information » : futiles paravents contre l'oubli universel de l'immémorial.

Prévu pour l'intérieur, Junkspace peut facilement engloutir toute une ville, sous la forme d'une marque d'Espace public. Il échappe d'abord à ses contenants \_ ces choses éphémères avaient besoin de la protection d'une serre chaude et émergent maintenant avec une robustesse étonnante - puis l'extérieur lui-même est converti le danger est éliminé, les rues sont pavées avec un supplément de luxe, la circulation ramenée au calme. Junkspace se répand alors en consommant la nature, comme un feu de forêt à Los Angeles... Junkspace est comme une matrice qui organise la transition de quantités infinies de réel - pierres, arbres, marchandises, lumière du jour, individus - vers le virtuel. La menace constante de la virtualité, dans Junkspace, n'est plus alimentée par le « plastique », le formica ou le vinyle, des matériaux qui font seulement « bon marché », des montagnes entières sont démembrées pour fournir des quantités toujours plus grandes d'authenticité, suspendues à des supports précaires, polies jusqu'à devenir aveuglantes, cela rend le réalisme projeté instantanément insaisissable. La pierre apparaît uniquement comme de la chair, jaune clair, comme une sorte de savon vert, les mêmes couleurs que les plastiques communistes des années cinquante : le bois est tout pâle, peut-être les origines de Junkspace remontent-elles aussi loin que les premiers jardins d'enfants... La couleur du monde réel semble de plus en plus irréaliste, asséchée. La couleur de l'espace virtuel est lumineuse, irrésistible par conséquent. La moyenne des présentations sous Powerpoint respand soudain d'une exubérance indienne que Junkspace fut le premier à traduire en réalité, comme une simulation de la vigueur virtuelle. L'immensité déjà considérable de Junkspace s'étend à l'infini dans l'espace virtuel. Conceptuellement, chaque moniteur, chaque écran de télévision est un substitut de fenêtre à la vie réelle est à l'intérieur. Le cyberspace est devenu le grand dehors.

Pour finir, Junkspace est post-existential : il rend incertain le lieu où vous êtes, il l'obscurcit celui vers lequel vous allez, il démantèle celui où vous étiez. Qui êtes-vous? Vous pensiez pouvoir ignorer Junkspace, le visiter subrepticement, le traiter avec des airs de condescendance ou l'aimer par procuration... Parce que vous ne pouviez pas le comprendre, vous en avez jeté les clés. Mais maintenant, c'est votre propre architecture qui est contaminée, qui est devenue lisse à son tour, inclusive, continue, pervertie, animée...

Coordination des TD: Delphine Desert Assistants chargés des TD : Etienne Delprat – Marion Nielsen – Géraldine Ribaud Chevrey – Nicolas Simon